

Une Lettre inédite - DE LA - REINE VICTORIA.

On sait quels liens de franchise et vive affection unirent la reine d'Angleterre à la reine Marie-Amélie et aux princesses de la Maison de France.

Grâce à la lettre inédite qu'on lira plus loin, il nous est permis aujourd'hui de donner une nouvelle et intéressante preuve de la sincérité des sentiments de la reine Victoria pour la reine Marie-Amélie.

Cette lettre que nous empruntons à la collection d'autographes de M. Alfred Morrison, de Londres, a trait à l'émouvant incident du port de Boulogne, où Louis-Philippe et une grande partie de la famille royale faillirent perdre la vie. Le 16 août 1840, le Roi s'était embarqué au Tréport, sur le yacht le Vélocé pour se rendre à Boulogne. Sa Majesté était accompagnée du duc et de la duchesse de Nemours, de la princesse Clémentine, de Mme Adélaïde, du duc de Montpensier et du duc d'Angoulême. Le temps qui semblait promettre une heureuse traversée changea soudain. Une bourrasque des plus violentes se déclara.

Château de Windsor, 21 août 1840.

Il m'est impossible de ne pas écrire quelques mots à Votre Majesté pour vous dire combien nous avons tous été frappés du grand, de l'affreux danger par lequel les jours précieux du Roi et de la plus grande partie de votre chère famille ont été menacés.

Ab, Madame, quelles horribles angoisses avez-vous dû éprouver lors de cette terrible tempête quand vous étiez à Boulogne, voyant les tentatives inutiles que faisait le Vélocé pour y entrer ! C'est bien à espérer que le cher Roi ne fera plus de pareilles courses en mer, parce que cette côte comme la nôtre vis-à-vis, est vraiment fort dangereuse. Notre pauvre chère Louise a été bien agitée en apprenant de M. Guizot ce qui était arrivé. Nous avons encore le bonheur de posséder cette chère et excellente Louise, ainsi que mon bien-aimé oncle ; mais ils nous quittent, hélas ! lundi prochain ; ils ont prolongé leur séjour d'une huitaine de jours pour nous plai-

re, ce dont nous sommes bien reconnaissants. Je n'ai jamais trouvé à Louise meilleure mine que cette année. J'ai pris la grande liberté de mettre dans les mains de Louise une étoffe écossaise que j'ose offrir à Votre Majesté, et je vous prie, Madame, d'agréer, etc.... VICTORIA, R.

La reine Victoria, en parlant de sa "chère Louise", révélait malgré elle la tendre inquiétude qu'elle éprouvait pour la fille aînée de Marie-Amélie. Avant elle déjà deviné que les jours de la jeune reine des Belges étaient comptés et qu'à quelques années de là elle devait porter le douloureux deuil de cette mort illustre et prématurée !

LE Merveilleux.

Il est impossible de ne pas être attentif, tout en se tenant sur le pied d'une prudence réservée, au mouvement si intense des "Sciences psychiques".

Mon cher Rambaud,

Il y a plus de quarante ans que j'observe, en curieux, les phénomènes qui sous les noms de magnétisme, somnambulisme, extase, seconde vue, etc., étaient, dans ma jeunesse, la risée des savants. Quand je me hasardais à leur faire part de quelque expérience ou non-scepticisme, on se rendait à l'évidence, quel accueil et quelle gaieté !

Or, voici que tous les faits, liés alors de parti-pris, sont aujourd'hui acceptés, affirmés par les mêmes gens qui les traitaient de jongleries. Il n'est pas de jour où quelque jeune savant ne me révèle des nouveautés que je connaissais avant qu'il fut né.

En les adoptant, on donne à entendre que le "magnétisme" n'est réellement qu'une duperie, dont on a fait bonne justice, et que la science officielle méritait doublement notre reconnaissance. Elle nous en a délivrés, et nous a dotés, en échange, d'une vérité scientifique : l'hypnotisme, qui d'ailleurs, est exactement la même chose.

Madame, quelles horribles angoisses avez-vous dû éprouver lors de cette terrible tempête quand vous étiez à Boulogne, voyant les tentatives inutiles que faisait le Vélocé pour y entrer ! C'est bien à espérer que le cher Roi ne fera plus de pareilles courses en mer, parce que cette côte comme la nôtre vis-à-vis, est vraiment fort dangereuse. Notre pauvre chère Louise a été bien agitée en apprenant de M. Guizot ce qui était arrivé. Nous avons encore le bonheur de posséder cette chère et excellente Louise, ainsi que mon bien-aimé oncle ; mais ils nous quittent, hélas ! lundi prochain ; ils ont prolongé leur séjour d'une huitaine de jours pour nous plai-

les voilà dans la place. Et puis, nos savants ont fini par découvrir à la Salpêtrière ce que tout Paris a pu voir sous Louis XV, au cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains, et qui n'a jamais été plus vivace. Elle n'aura plus ensuite qu'à lui imposer un autre nom, pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

Seulement, ce sera long. — Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre que ce mauvais vouloir. Il a d'abord contre lui les expériences de saison, détestable moyen d'investigation ; bon tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

Il a, de plus, à lutter contre les charlatans, qui font du spiritisme à la Robert-Houdin, et contre les demi-charlatans qui, doués de facultés médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter et, par vanité ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

Mais il a surtout à vaincre deux grands obstacles : l'indifférence d'une génération toute à ses plaisirs et à ses intérêts matériels et cette défaillance des caractères, chaque jour plus manifeste dans un pays où l'opinion n'a plus le courage de son opinion, mais se pré-occupe surtout de celle du voisin et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde.

Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui — fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifestations spiritées par les preuves les plus décisives — comment osent-ils l'avouer en public, confesser leur foi et, dans ce siècle de lumière, après Voltaire... ?

Alors, monsieur, vous admettez donc le surnaturalisme ? Non, Prudhomme, non ; je n'admets pas le surnaturalisme. — Il n'y a pas de surnaturalisme. — Des qu'on fait se produire ce qu'on croit l'effet d'une loi de la nature — il est donc naturel — et le nier "a priori", sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas ; déclarer qu'elle n'existe pas parce qu'elle est inconnue ; contester la réalité du fait, parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et des lois certaines, c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré, qui contredit toutes les lois de la nature. Si quelque savant a cette prétention-là, c'est un pauvre homme !

Mais où je l'attendais, c'est à l'examen sérieux des faits. Quand il sera forcé d'y venir, je lui promets quelques surprises.

VICTORIEN SARDOU.

Plaintes d'un Mécontent.

Le notaire n'a pas une "minute" à vous donner. Le receveur ne "reçoit" pas. Le percepteur n'a pas la "perception" nette des choses. Le banquier "prête" à la critique. Le médecin ne "soigne" que ses notes. L'architecte "élève" ses prétentions. Le limonadier vous "abreuve d'amer-tumes". Le restaurateur vous "nourrit" d'illusions. Le boucher "tue" le temps et "s'assume" sa clientèle. L'horloger "remonte" ses prix. Le forgeron se "forge" des idées noires. Le serrurier met la "clief" sous la porte. L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitués. Ils aiment les bonnes choses — les habitués !

DEPECHEES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Triste suicide.

Payse, Ohio, 23 mars.—Samuel Hagerty, un riche fermier qui demeurait à trois milles de la ville, s'est suicidé de la plus choquante façon. Il a pris une quantité de dynamite et a annoncé qu'il voulait faire sauter les chicots dans son champ. Un peu plus tard, on entendit une explosion formidable et l'alarme est devenue générale. L'enquête a prouvé que le malheureux s'était fait sauter lui-même. Hagerty avait perdu sa femme récemment et cette mort lui avait troublé l'esprit.

L'AMENDEMENT PLATT.

New York, 23 mars.—Une dépêche de la Havane au "Herald" annonce que le sénateur Proctor a déclaré lui-même que son voyage avait un caractère tout à fait personnel, mais qu'il se promet d'étudier la situation des esprits. Plusieurs membres de la Convention sont allés voir le sénateur. Il a déclaré que l'amendement Platt avait été adopté par le Congrès dans une intention très honnête et dans l'intérêt de Cuba et de la Convention qu'il serait accueilli favorablement par les Cubains. Aujourd'hui on se livre à ce sujet à une foule d'interprétations auxquelles personne n'avait songé auparavant.

Retour de nègres au Congo.

New York, 23 mars.—Une dépêche de Bruxelles au "Herald" dit que M. Wm Geo. Manuel, un nègre né dans les Antilles anglaises, de parents du Congo, vient d'arriver à Anvers en route pour Bruxelles, où il espère obtenir une audience du Roi Léopold. C'est un délégué de 18,000 nègres d'origine du Congo qui ont été transportés à Cuba en qualité d'esclaves et ont été libérés depuis lors.

Il désirent maintenant retourner au Congo, en qualité de citoyens indépendants, et y fonder un établissement pour eux ; ils ne désirent nullement devenir des citoyens cubains. Ils ont délégué M. Manuel pour aller demander au Roi des Belges de leur permettre de rentrer dans leur ancienne patrie.

Après son arrivée en Europe, M. Manuel a reçu une lettre du secrétaire de l'Etat du Congo, pour s'informer du but de son voyage. Si M. Manuel obtient l'autorisation du Roi, les 18,000 nègres qu'il représente pourront cultiver des plantations de tabac, de gomme et de coco dans la terre natale.

Le navire "La Corée".

Washington, 23 mars.—La "Corée" qui vient d'être lancée aujourd'hui dans le bassin de la Newport News Cie est jusqu'à présent le plus grand navire qui se soit construit de ce côté de l'Atlantique. Sa longueur est de 572 pieds. Le pont a dix-neuf pieds de largeur. Il doit déplacer 18,600 tonnes avec un tirant d'eau de 17 pieds. Le navire porte des machines ayant une force de 18,000 chevaux, ce qui suffit pour lui donner une vitesse de 18 à 20 nœuds. La "Corée" pourra porter 400 passagers, dont 200 de première classe. La "Corée" est destinée à faire le service du Pacifique entre San Francisco et Hong Kong.

FISCHER EMERSON PIANOS GRUNEWALD. Le meilleur pour le montagnard Américain, Européen, Asiatique, Africain. Aussi agent des Steinway, Knabe, Sohmer, Mehlin, Stouinger. 735 Rue du Canal.

La décoration du mérite agricole.

Washington, 23 mars.—On a reçu la nouvelle que la décoration de mérite agricole a été accordée par le gouvernement français aux personnes suivantes, en considération des services qu'ils ont rendus à l'Exposition de Paris : Dr H. W. Wiley, chimiste en chef ; major H. Galvord, chef de la division de la laiterie ; colonel C. B. Brackett, pomologiste ; W. A. Taylor, assistant ; A. A. Carlton, expert en céréales ; John I. Sibille, un des rédacteurs du "Record", de la station expérimentale. La décoration a été conférée à James Farmer, directeur assistant à l'Exposition de Paris, [département de l'Agriculture].

Un cyclone sur la côte de Floride.

Pensacola, Floride, 23 mars.—Des dégâts considérables ont été causés à la navigation ce matin, de quatre à cinq heures, par un violent cyclone de sud-est. Le vent avait une vitesse de 48 à 54 milles à l'heure ; par moment il atteignait 70 milles à l'heure. Les trois mâts de la barque russe Lytto ont été emportés. Le schooner Irene a été jeté à la côte et plusieurs allèges ont coulé. Il y a une masse de débris sur le rivage.

Le veiller russe Lecho a perdu son équipage dans une collision avec la Lytto.

Les quais des grands vapeurs d'exportation de la compagnie de chemin de fer de Louisville et Nashville sont considérablement endommagés. La barque italienne Adèle a été endommagée par la rupture de sa chaîne d'ancre. Lloyd Ward, un jeune matelot blanc, a disparu d'un schooner ; on croit qu'il a été emporté par les vagues. Le barque de pêche Maud Miller a été perdue près de la passe St-Andrews.

CHARBON Cannel Breckenridge, Charbon Pittsburg, Charbon Alabama, Charbon Anthracite, Coke de gaz et de fonderie. EN VENTE CHEZ W. G. COYLE & CIE, 323 rue Carondelet coin Union.

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES, Nouvelle-Orléans, La. Entièrement rénové, l'Épave de l'Isaacide. Un Hôtel Moderne de Première Classe. Tarif : 10 à 25 centimes. 323 rue Carondelet, coin Union.

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE. COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE. Ligne directe au Havre, Paris, Bordeaux, Nantes, etc.

CROMWELL Steamship Co. POUR NEW YORK DIRECT SERVICE. JOMON, Mercredi, 27 mars. LOUISIANA, Mercredi, 27 avril. PROTUDS, Mercredi, 10 avril.

LE PLUS VASTE MAGASIN DE MEUBLES AU SUD ; Celui où l'on Vend le Meilleur Marché. Meubles de tous Genres de Luxe et Ordinaires à la Portée de toutes les Bourses. Assortiment complet d'articles religieux. "BULLETIN". WEINFURTER'S JEWELRY PALACE, 888 Rue Canal.

FRANTZ BROS & CO., BIJOUTIERS, 888 Rue Canal. MONTRES et PENDULES soigneusement réparées. DIAMANTS remis et tous genres de BIJOUX faits sur COMMANDE. BIJOUX REPARÉS et renouvelés. ARGENTERIE faite sur commande et réparée. PLAQUAGE D'OR ET D'ARGENT. PENDULES pour BUREAUX et RESIDENCES montées et entretenues à l'année.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LA TENEBREUSE PAR GEORGES OHNET. PREMIERE PARTIE. DE LA - LA - TENE BREUSE PAR GEORGES OHNET. PREMIERE PARTIE. IV

Premier jour, rapprochés l'une de l'autre. Notre tristesse commune avait été la source de notre affection. Il nous avait semblé qu'étant moins aimées que les autres, nous devions nous chérir plus. Elle avait pour son père la même tendresse que j'ai pour toi. Il paraît que c'était un grand savant... Le connaissais-tu ? Il fallait répondre. La voix d'Elisa s'éleva : — Non, j'ai seulement entendu parler de lui... C'était l'ami intime de M. Baradier et le parrain de son fils Marcel. — Ils le pleurent tous... Les papibères baissées de Lichtenbach se relevèrent brusquement et son regard perspicace interrogea la jeune fille : — Qui l'a raconté tout cela ? — Mlle Baradier et Geneviève. — Tu as causé avec Mlle Baradier ? Et avec sa mère. — Et avec le fils aussi, peut-être ? L'apprêt soudain de ton dont Lichtenbach questionnait troubla Marianne. Elle s'interrompit étonnée : — Mais, papa, je t'assure que tout le monde a été charmant pour moi... M. Marcel Baradier m'a reconduite jusqu'à la porte de la maison, m'a mise en voiture... N'est-ce pas tout naturel ?... Oui, oui, c'est tout naturel. Mais répète-moi bien tout ce qu'il t'ont dit... N'as-tu pas parlé de moi ?

— Pas une fois. Ton nom n'a même pas été prononcé. J'en ai été surprise, car la famille Baradier doit te connaître... Vous avez habité, autrefois, la même ville... — Oui nous habitions la même ville, et ensemble nous l'avons quittée... Mais pas pour marcher dans le même chemin... Car je dois te le dire, avant, nous étions en mauvais accord... Mon père et les Graf avaient eu des difficultés ensemble. Et Graf est le beau-frère de Baradier... — Tout cela est si ancien que c'est sans doute oublié. — Non, ma fille, dit gravement Elias, rien ne s'oublie. — Serais-tu donc mal disposé pour les amis de Geneviève ? — J'aurais pu le laisser aller chez eux, s'il en était ainsi ! — Alors ce serait donc eux qui auraient de mauvais sentiments à ton égard ? Tu es si bon que c'est certainement injuste. Il y a quelque malentendu et vous ne vous connaissez pas bien. — Si mon enfant. Nous nous connaissons très bien, et de longue date, et toujours nous avons été opposés les uns aux autres. Tu es grande fille maintenant, et tu dois apprendre ce que te réserve la vie. Eh bien ! du côté des Baradier et Graf tu n'as rien à attendre de favorable. Toutes les fois que tu te trouveras en contact avec eux, défile-toi. J'étais décidé à t'éclairer, un jour, sur la situation que cette hostilité invétérée a créée entre nous. Autant vaut que ce soit tout de suite. C'est pour que tu ne puisses pas t'accuser de l'avoir caché une parcelle de vérité que j'ai autorisé à entrer dans la maison où a été recueillie Mlle de Trémont. Tu as pu voir ainsi les Baradier, tu as pu aussi te convaincre que je peux traiter avec eux de puissance à puissance. Ton grand-père Lichtenbach a beaucoup souffert par eux, autrefois. C'était un brave homme dont les commencentements avaient été modestes. Ils l'ont humilié, tourmenté. Moi-même, pauvre petit traquant, il n'est pas de calomnies qu'ils n'aient répandues sur mon compte. Mais je les ai mis au pas, et je leur ai fait payer leurs insolences envers le vieux Lichtenbach. Tout ceci se passait avant que nous ayons quitté la Lorraine, et tu n'étais pas née. Tu vois que ce n'est pas d'hier. Mais ces haines de clocher laissent des ferments presque indestructibles dans le cœur. Ce qui remonte à l'enfance et à la jeunesse reste gravé plus sûrement dans la mémoire que ce qui date de l'âge mûr. Les Baradier et Graf sont venus à Paris, moi aussi, plus tard. Nous avons été séparés par la vie, plus complètement que par des espaces immenses, car dans cette grande cité, de rue à rue, de quartier, à quartier on est plus éloigné que de province à province. Et cependant jamais nous ne nous sommes oubliés. Les Baradier et Graf sont pour les Lichtenbach l'ennemi héréditaire. Souviens-toi bien de cela, mon enfant, et que ce soit la règle de ta conduite, dans toutes les circonstances. Marianne regarda son père avec inquiétude : — M'engages-tu donc à épouser ta querelle ? — Dieu m'en garde ! Je t'aime trop pour risquer ta tranquillité, et je ferai tout pour te tenir à l'abri des chocs qui pourraient te faire souffrir. Je t'ai ouvert les yeux, parce qu'il faut que tu saches discerner, à un moment donné, les causes de certains événements, et la valeur de certaines paroles. Maintenant repose-toi sur moi du soin d'assurer ta sécurité et ton bonheur. — Ne pourrais-tu donc plus voir Geneviève ? — Pourquoi ? Si tu ne vas pas à elle, qui l'empêchera de venir à toi ? — Je serai au convent. — Tu n'y seras pas toujours. La jeune fille leva sur son père des yeux de tendresse suppliante : — Ah ! si tu vois mes gardes près de toi, comme je serais contente ! — Le visage d'Elisa s'éclaira d'une expression de douceur et de joie : — Que ferais-tu ici ? demandait-il d'un air bonhomme. — Je tiendrais la maison. Ton ménage en a bien besoin, soit dit sans te critiquer. Une femme ne laisserait pas cette superbe maison dans un abandon maussade et glacé. Avec si peu de choses on arrangerait à merveille les appartements pour te les rendre confortables et agréables. Et puis, tu n'aurais plus à t'occuper que de tes affaires, et tu verrais comme tout irait mieux. Ce n'est pas le rôle d'un homme de commander à des servantes... Ne serais-tu pas satisfait d'avoir auprès de toi une affection sans cesse en éveil pour te soigner et te plaire ? Voilà que j'ai dix huit ans, on ne sait plus que m'apprendre au convent. Et c'est moi, bien sûr, qui vais donner des leçons aux élèves. Suis-je venue au monde pour être répétitrice au Sacré-Cœur ? Tu as une fille, ce n'est pas pour les autres, c'est pour toi. Pourquoi t'en privas-tu ? Elle l'enlaçait, l'embrassait, en parlant ainsi, et l'âme paternelle d'Elisa s'échouait délié-mentement à ces caresses. Cet homme si dur, si sévère, retrouvait des sentiments généreux et tendres sous le regard de son enfant. Il laissa échapper un soupir : — Si je t'écoutais, ne commettrais-tu pas une imprudence ? Il faut être seul pour marcher dans sa force et sa sécurité. — Mais que craint-tu ? On dirait à l'entendre que tu es en état de guerre avec des ennemis qui te guettent. La vie est-elle si pleine de périls, et n'est-on pas protégé dans le monde. — Elias sourit : — Pour les esprits simples, rien n'est menaçant et redoutable. Ils ne voient pas. Pour les observateurs sagaces tout est dangereux et inquiétant. Regarde la mer, tu ne distingueras qu'un premier coup d'oeil, qu'une surface immense toute bleue, miroir du ciel, sillonnée par les barques et ridée par le vent. Penche-toi vers le fond, perds la couche profonde, tu verras des récifs affreux et insoupçonnés, des montres effrayantes aux aguets. Les débris, les épaves, les vestiges lamentables des navires et des marins te prouveront que les dangers sont incalculables, les catastrophes quotidiennes et que, pour s'en garder, il faut une prudence sans cesse attentive. Il en est de même du monde, que tu crois sûr, et de la vie que tu juges facile. La surface est amie, engageante, les dessous sont monstrueux et terrifiants. Mais je suis là pour veiller, rassure-toi. Près de moi tu seras à l'abri du danger et puisque tu désires rester dans la maison, qui est la tienne, restes-y, chère enfant. Ta présence assurera le confort de mes vieux jours.